

# Puzzle et Mécanisme



**Robin Rouillot**

# **Puzzle et Mécanisme**

Les multivers de Sherlock Holmes –  
Livre 1

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021  
ISBN : 978-2-312-08782-5

# Prologue

Londres, la plus grande ville d'Angleterre, fourmille de cette vie trépidant au rythme de l'ère du plus grand bouleversement industriel de son siècle. À l'apogée d'une époque aux mœurs et coutumes basées sur des valeurs et concepts ancestraux ; une majorité d'êtres humains se voue à changer non le monde, mais sa vision collective. L'industrie en plein essor remplace l'énergie humaine par la machine en concevant ce crédo orgueilleux de domination par le contrôle de l'Homme sur ses créations, sur son habitat naturel, sur sa sphère cosmologique. L'infiniment petit de la condition de sa place dans l'univers devient sa motivation première de se distinguer. Ainsi domine-t-il son monde en utilisant les ressources naturelles pour usiner, assembler des matériaux qui donnent naissance à la machinerie artisanale, voire à l'intelligence mécanique. Se perfectionnant dans plusieurs domaines, d'aucuns s'appuient sur l'art de l'assemblage de la matière : à travers les projets de la modernisation récréative du confort de vie. D'autres maîtrisent la formule mécanique à l'énergie en créant dans leurs nuages de vapeurs la possibilité de gouverner les terres, les mers, les cieux. Une catégorie obscurantiste conserve la religion de l'art de la magie et de la biologie. Ingénieurs, concepteurs et alchimistes se partagent donc ce royaume de la conquête du monde dans la quête du contrôle. Les trois entités de cette monarchie scientifique ne sont pas en reste et rivalisent d'ingéniosité en radicalisant leurs disciplines respectives.

Il existe pourtant un individu en marge de ce progrès, exerçant un stratagème de la gouvernance des trois domaines non pour contrôler le monde, mais le comprendre et le préserver de son plus gros fléau : l'espèce humaine. Imaginons un homme discret, gorgé

de complexité et de mystère, qui régit sa philosophie dans la puissance de l'esprit sur l'esprit. Un cerveau débordant de génie et de froideur, qui turbine à plein régime comme le mécanisme le plus sophistiqué d'un engrenage d'une machine productive à la science de la déduction, la logique, l'intellectualité. Pas de place aux futilités idylliques de la vie et son coffret de sentiments, d'amours, d'idéaux chimériques et romantiques. Un homme hors du commun, apprécié de très peu et détesté de beaucoup, qui a installé son laboratoire dans une haute tour austère au dôme avec son imposante horloge. Il peut y observer à travers le cadran, la ville agitée qui crache de tous ses édifices, sa vapeur industrielle. Il passe son temps de repos dans un petit logement qui ne laisse de place qu'au confort « utile » selon lui. Un logement aménagé dans une aile arrière d'un établissement de charme, curieusement. La tenancière qui dirige les lieux, l'a en sympathie et lui a proposé sa demeure en toute gratitude d'une dette envers ce personnage loufoque. Ce dernier, s'il n'est pas ici ou dans sa tour, gagne sa vie en offrant ses facultés cérébrales aux forces de l'ordre londoniennes, pour les aider dans des affaires complexes. Une vie bien chargée, nimbée d'une profonde solitude.

Un jour, de trop sans doute, cet homme se décide à créer le projet le plus fou de sa carrière. Concevoir une machine mélangeant d'un côté la mécanique, et de l'autre la science humaine, avec une pincée d'alchimie : donner vie à un idéal, rivalisant avec son génie. Un compagnon de travail, fait de chair et de sang, mais aussi d'énergie électrique et d'engrenages. Tout le monde se scandalise de sa folie, jusqu'au jour où, dans son laboratoire perché, allongé sur une table de travail, un cadavre humain greffé de systèmes mécaniques, ouvre les yeux et gonfle ses poumons, dans une résurrection Frankensteinienne. Ainsi le grand Sherlock Holmes donne la vie.

PARTIE 1

# **Puzzle**



# Lauriston Garden

Je ne sais d'où je viens ni où je dois aller. Le but propre à l'être humain de se construire une destinée m'a été retiré. J'observe souvent ces êtres admirables, débordant d'ingéniosité, de courage, de volonté, d'accomplissement. Eux, pourtant si exposés au danger, aux bactéries, à la fin inévitable de toutes vies biologiques. Je leur envie cette richesse. Je suis né quelque part, mais contrairement à eux, ne suis pas fait que de chair et de sang. Les seules choses qu'on a jugé utile que je connaisse de ma vie passée, concluent une fin tragique. Médecin militaire, je servis dans le 5<sup>e</sup> régiment des fusiliers de Northumberland, en garnison au Pakistan, en 1878. Blessé à l'épaule au combat, je fus conduit à l'hôpital de Peshawar, terrassé par la fièvre entérique. J'étais si faible, tellement amaigri, qu'une commission médicale décida de mon rapatriement. Je fus embarqué sur le transport Oronte et, un mois plus tard, la froideur métallique d'une table d'autopsie me piqua les nerfs à sortir d'un lourd état d'inertie. J'étais dans un étrange laboratoire, n'ayant aucun souvenir de ce qui s'était passé. J'étais bien là, entier, mais différent. Je sentais vivre en moi un mécanisme inconnu qui semblait me faire respirer, bouger, vivre, mais sans une once d'émotion et de raisonnement humain. Je me sentais sans vie. Et tel était réellement le cas. Ma poitrine forgée d'un étrange alliage vibrait sous les engrenages internes qui permettaient à un système de pompe de rétablir un mécanisme organique. J'appris au fil du temps à me découvrir à l'aide des exposés et études de mon créateur. Il m'avait retrouvé mort dans un amphithéâtre de médecine. Il avait œuvré sur mon corps pendant un mois entier afin de combiner à mon métabolisme humain, des assemblages de machines. Un tout assez complexe dont personne

n'a jamais vraiment saisi le fonctionnement. J'avais donc ressuscité grâce à la folie d'un scientifique isolé. Selon lui, je devais être son double cérébral. Mais la dégradation de mon cerveau lors de mon décès, cette amnésie totale et cette absence d'humanité n'avait pas joué en sa faveur. J'étais sa plus grande réussite et sa plus grande déception. Difficile de concevoir ces émotions dichotomiques dans un esprit déjà si complexe. Sherlock Holmes ne paraissait pas difficile à vivre pour autant. C'était, à sa manière, un homme routinier. Il dormait peu, jamais présent le matin lors de mon démarrage quotidien. Il passait le plus clair de son temps dans son laboratoire imprenable. Dans ses accès de travail, il déployait une énergie inépuisable. Mais au logement, il restait affalé dans son fauteuil, ne parlant pas pendant des heures, le regard perdu aux confins de son esprit. Parfois il flânait entre les étagères vertigineuses de livres qui suivaient deux murs arrondis se joignant sur une immense vitre donnant sur le ciel étoilé où un imposant télescope pointait en direction de ses luminions interstellaires. À mesure que les semaines passaient, ma curiosité envers mon créateur s'accroissait.

\*

Au cours de mes deux premiers mois de vie, je suivais Holmes comme son ombre, de la Tour au logement, et du logement à la Tour, ainsi, inlassablement. Le temps d'automne couvrait de son lourd brouillard opaque la ville de Londres dans une semi-obscurité que même les lampadaires n'arrivaient à transpercer. Hormis les résidentes de la maison de charme que nous croisions en tapinois – car Holmes n'était pas homme à s'intéresser à ce genre de service – nous ne vîmes personne d'autre. J'en étais venu à penser que mon créateur était aussi dépourvu d'amis que moi-même. Mais il fallut attendre deux longs mois, pour découvrir qu'il avait un cercle, bien qu'assez restreint, de connaissances. J'ai vu à plusieurs reprises un homme élancé, aux manières efféminées, toujours vêtu de tenues extravagantes, démontrant une admiration sans bornes à Holmes, se présentant sous le nom de Lestrade. En

une semaine il vint quatre fois. Entre ses visites furtives s'intercalaient des personnes de tous âges et de toutes conditions sociales. Quand l'un d'eux faisait son apparition, mon créateur me priait de m'éclipser. Je m'exécutais sans jamais rechigner, bien qu'une vibration étrange dans mon système mécanique me donnait une suite logique de pensées interrogatives sur ce qu'il pouvait bien faire. Un jour il se justifia ainsi : « ce sont des passe-temps. » Et un jour, sans que j'eusse à le demander, il décida de son propre chef de me donner une explication.

Ce jour-là, à l'heure de mon redémarrage quotidien, je le vis dans le salon. Cela n'étant jamais arrivé, mes circuits en furent perturbés. Il m'invita à m'asseoir à la petite table ronde et pendant qu'il ingérait sa nourriture, je me servis mon verre de sérum spécial.

Il y avait au centre de la table, entre nous, un journal plié laissant en évidence un article scientifique d'une vingtaine de lignes. « Le monde de la logique ». J'en pris connaissance en une fraction de seconde. Un atout visuel qui surpasse la lenteur de lecture des humains. Dans cet article, un homme s'efforçait de faire comprendre que l'observation et la déduction, par un esprit consciencieux et mécanique, pouvait ainsi déchiffrer tout et n'importe quoi de la vie tout autour. Pouvoir lire le monde, les Hommes, en une fraction de seconde, juste grâce à des détails physiques, de caractère. L'inclinaison d'un pouce en dirait plus sur l'homme dans sa vie privée et sociale, que ses propres aveux. Je trouvais cet article audacieux plutôt stupide. Me sentant observé, je levais les yeux vers la mine sévère de mon créateur qui me perçait de son regard d'homme de science. Cela lui arrivait de temps en temps. Je ne savais à ces moments s'il me jugeait, ruminant son échec quant à la finalité de mon utilité ; s'il projetait de m'allonger de nouveau sur la table de travail ; voire qu'il me réduirait à néant pour me remplacer par un autre sujet. Mais ce jour-là, après m'avoir observé de sa façon si perturbante, il dessina un léger rictus d'amusement en coin et en penchant la tête sur la droite, me lança d'une voix aimable et douce :

– Tu n'y crois pas, n'est-ce pas ?

Je ne sus quoi répondre sur le moment, je me sentais percé comme si l'absence d'humanité ne suffisait pas, j'étais également sans carapace. Sa question me remplaça plus que d'habitude à ma condition d'être perdu et sans importance.

– J'ai écrit cet article, m'annonça-t-il.

– Je ne comprends pas...

– Tu ne comprends pas ou plutôt, tu n'y crois pas ?

Je maintenus la confrontation du regard, mais mon circuit mécanique au niveau du myocarde se secoua quelque peu à ma réponse :

– Je n'y crois pas.

Il fit une moue dubitative en se levant pour apporter son assiette à l'évier tout en répliquant en parlant de moi à la troisième personne :

– Pourtant il ne me semble pas avoir grandement touché à son cortex. Il est d'origine. Peut-être est-ce de la que viendrait le problème... Mais je reste convaincu qu'un cerveau artificiel ne fonctionnerait pas. Allons bon ! se ressaisit-il en revenant s'asseoir. Tu veux toujours en savoir plus sur ta vie passée ?

Il savait que ce sujet m'obsédait plus que la remise en cause de ma vie actuelle. Baissant le regard, je tournais devant mes yeux, mes mains larges et couvertes de petites cicatrices.

– Ce sont des mains de médecin militaire, fit-il.

– Ça, je le sais déjà. Mais vous n'en savez pas plus de toute manière. Comme moi, vos connaissances sur mon ancienne vie, vous les tenez de ce rapport nécrologique qui était posé sur ma dépouille à la morgue.

Il prit alors ma main gauche et tout en la tournant et la retournant, la détaillant de son long index, commença son raisonnement avec sérieux :

– Ces cicatrices sur les paumes sont dues à une lame de baïonnette. Quant à ces microcoupures sur le côté de l'index droit et sur le bout du pouce, elles démontrent le maniement d'un scalpel dans une situation peu évidente de stress et de peur. La lame

qui dérape, due aux mains moites ou plus probablement aux mains couvertes d'un sang frais.

Puis il se pencha sur la table et de l'autre main souleva la manche de ma chemise. Il glissa son long index sur mon avant-bras en montant jusqu'au pli du coude.

– Des aiguilles, montra-t-il. Perfusion de fortune pour donner de ton sang.

Puis il se leva, contourna la table et vint derrière moi. Il posa sa main droite sur mon épaule et la pressa lentement, mais fortement. Mes nerfs humains s'électrisèrent comme si on me plantait une lame dans l'épaule. Mon visage se contracta sous la douleur.

– Blessure par balle. Un muscle est resté atrophié.

Puis il remonta la main le long de mon cou, dévia sur la nuque et s'arrêta à la base des cheveux.

– Coupe courte militaire. Quoiqu'elle aurait besoin d'un rafraîchissement. Debout ! ordonna-t-il. Debout ! répéta-t-il.

Je m'exécutais sans rien dire. Il tourna autour de moi en me balayant du regard avec une agitation névrotique dans les yeux.

– Stature droite, buste en avant, épaules remontées et en arrière, jambes droites, mais pas rigides. Pareil pour les bras. Paré pour réagir à toute éventualité.

Il retourna s'asseoir à sa place sans me donner la permission de bouger ou de me rasseoir également. Il s'enfonça dans le dossier de sa chaise et croisa les jambes, une main sous le menton.

– Médecin militaire donc. Le bronzage est perdu, mais certaines parties de l'épiderme ont gardé une coloration plus prononcée que le reste du corps. Soit les mains, la tête et la nuque. Combattu dans un pays chaud. Rhumatisme notoire dans le genou gauche. D'où mon renforcement avec un engrenage. Mais laissant une légère claudication. Pays chaud donc, mais humide. À notre époque le seul pays de ce genre dans lequel nous livrons bataille au nom de l'Angleterre, est l'Inde. Pas besoin d'un rapport nécrologique pour deviner tout ça.